

Grégory RATEAU

Poèmes choisis



Grégory Rateau est né en 1984 dans la banlieue parisienne. Il a d'abord travaillé dans le cinéma à Paris et vit actuellement en Roumanie où il dirige un média. Il est l'auteur d'un récit de voyage traduit en roumain chez Polirom et d'un premier roman, *Noir de soleil* chez Maurice Nadeau (finaliste du Prix France-Liban et du Prix Ulysse du premier roman 2020) et de plusieurs recueils

dont *Imprécations nocturnes* (Prix Amélie Murat et Prix Renée Vivien 2023, finaliste au Prix Robert Ganzo du Festival Etonnants voyageurs). Il publie dans plusieurs anthologies (Ces Instants de grâce dans l'éternité au Castor Astral 2024), dans une quarantaine de revues internationales et lit ses poèmes sur scène dans des festivals (Découvrir de Concèze. Sémaphore en mars 2024, Sète en juillet 2024..). Son second roman paraîtra à la rentrée littéraire...

Poème païen

À la fin, je me présenterai devant vous
presque nu
avec seulement mes bagues en éventail
une pour chaque vie que j'ai vampirisée
les yeux gris d'un plein soleil
l'iris en parchemin
récit des folies de ma jeunesse
mes muscles à présent atrophiés d'avoir trop ou mal aimé
de rares cheveux formeront ici ma couronne
unique récompense pour toutes mes conquêtes
personne pour laver ma dépouille
lui donner les derniers sacrements
juste une photo monstrueuse pliée dans mon poing droit
et qui n'aura plus rien à voir
avec cette chose sans âge aux traits aguicheurs
couchée là
sur son lit de ronces

l'ironie glorieuse aux coins des lèvres
innocence encadrée dans un miroir de poche
enfin confrontée à son portrait ravagé
une vie entière pour un rien
car privée de tout
même d'une descendance

Ni d'ici ni d'ailleurs

Je ne suis plus d'ici
lieu de transit
comptoir d'un hôtel
baie vitrée panoramique
les silhouettes tournent
et me reviennent
la ville les appelle
vivre vite
ne plus chercher un visage en particulier
j'ai échoué en suivant des ombres
dans les impasses de l'amitié
alors je me glisse dans la première valise venue
retiens mon souffle
bringuebalé aux douanes du hasard
en passe-muraille de mon époque
je rentre peut-être chez moi

Elle

Tu l'as écrit si souvent
dans des récits minuscules
et aujourd'hui qu'elle se présente enfin à toi
tu feins de ne pas la reconnaître
la coucher là, frivole malgré sa gravité
pour mieux la repousser
terre vaine
l'eau du puits stagne depuis l'enfance
seuls les rocs ruissellent encore
entre deux averses
quand le soleil n'est plus de cire
tu ne veux voir personne
seulement la cendre de tes cigarillos
qui enlumine ton visage de vieux bonze
la littérature te fuit et pourtant
il ne reste qu'elle pour te sourire
à Pierre Michon

En travaillant la terre

Le vieux est là
Muet comme une souche
Il attend que le nuage passe
Ses outils sont comme des promesses
Un supplément de force
Malgré les années
Chaque muscle est à sa place
Pour faucher, bêcher, ratisser
Je regarde ma main
Pas un pli
La finesse des doigts qui ne trompe pas
Elle n'a donc servi à rien
Le vieux ne me le dit pas
Trop brave
Sa poigne montre l'exemple
Mes pas deviennent les siens
Je suis vite à la traîne
Sans un mot
Le voilà qui porte deux fois plus que moi
J'ai vu la ville de près ses fulgurances
Ses éclats mystiques
Ses passions au rabais
Rastignac du pauvre
J'ai croisé le fer avec elle
Ne blessant que moi-même
Le vieux n'a rien vu lui
Aucune lutte
Une simple ligne d'horizon
Des remparts de forêts sous un ciel vide
Il ne goûtera jamais à l'ennui qui élève
Aux délices de la foule

Son champ sera sa seule ivresse
Et pourtant lui en a palpé de la terre
Sué pour la rendre fertile
Son nom restera une empreinte
Que laisserai-je dans le bitume ?
Des projets froissés
Des rêves léthargiques...
Au loin je vois des tours
Les murs se rapprochent
Que restera-t-il du vieux
Quand même les arbres alentour seront maigres comme
mes dix doigts ?

Iles d'Aran
Surdité de la roche
enseigne érodée
un phare dans une lucarne
les sanglots de la mer en ricochets
glissent sur le silence des buveurs
une pinte, deux pintes...
molle continuité
Calfeutrée devant la cheminée
la vieille remet une tourbe
claquant sa langue à chaque crépitement
un gros nuage orphelin rejoint le troupeau
éclaircie virale
la lumière mousse drue
Les mêmes gueules d'échoués
dans le miroir éventré
l'écho de la mer jusqu'à la nausée
les filets roulés aux pieds
du sel au coin des yeux
un naufrage de mémoire

Imprécations nocturnes

Qui sont-ils ?

ceux que nos proches convoquent d'outre-tombe
pour justifier une ride
une dépendance de rien
ou un succès d'estime

ils ne sont pas grand-chose
mythes sans fondation
inconnus sans adresse
poussière noire balayée au fil du patronyme
et malmenée par les unions indignes

leur sang ruissellerait
à profusion dans nos veines
foutaises !
ils ne ressemblent plus à rien
sinon à une poignée de raisins secs

pourtant aux heures les plus sombres
je les entends
leurs imprécations furieuses
qui vous cueillent au berceau
et vous collent une poisse d'enfer !

Du soleil

Les mêmes déglutitions
Régularité monomaniaque
Fureur liquide
L'image obsédante du criminel au fond de son potage
Et cette vieille bique au regard louche
Du sol au plafond l'odeur contagieuse
Solitude malsaine, aigreur de pierre
C'est Elle qui avait fait le vide autour d'elle
Qui d'autre ?
Et elle lui en voulait à mort de ne pas la désirer
Cette misère, son héritage
De vouloir s'enfuir très loin
Des pigeonniers glauques
Des puits frigides, hermétiques au soleil
Car c'est de lumière dont il a besoin
D'un trop plein indigeste
Jusqu'à l'insolation s'il le faut
Pourvu qu'il s'enivre de paysages
Qu'il finisse raide avant la tombée du soir
Alors, étendu nu sous son vieil arbre
Il s'imagine déjà soulevé sur son trône de paille
De l'or noir jusqu'au fond des veines
Mais la dernière feuille lui tombe sur le râble
La piqûre du froid en rappel
Le potage l'attend
L'hiver maternel

Autoportrait

Je suis ce gamin lancé dans le monde
cherchant « la maison » partout
où les sourires se souviennent encore
Je suis cette langue exilée
dont l'héritage en fuite
le retient par la peau du Verbe
Je suis cette cigarette de trop
et qui, une fois éteinte
attend sagement de nouvelles brumes
Je suis cet être en chantier
à la recherche du frère ou de la sœur
passant outre les quelques miettes de sang
Je suis cette raison vacillante
accoquinée aux maudits
mais se refusant à partager leurs tristes sorts
Je suis ce bohémien avide de sensations
aveuglé par ses chimères
mais s'accrochant désespérément à une branche d'éternité
Je suis cet imposteur
dont la lucidité vengeresse
lui désigne la blessure du soleil

La plainte des poètes

Les derniers spécimens écument les mers
privés d'équipage
de l'aura des chercheurs d'or
impossible d'imaginer une nouvelle terre
chaque parcelle hurle sa peine
seule l'aigreur fertilise encore
témoin de votre échec
d'un ultime effort pour coloniser le ciel
l'ivresse sous contrôle
les cris du cœur ne portent plus
tout maudit est en déroute
pourquoi continuer à vivre
à rêver en martyre
les coups de rame vous abrutissent
alors qu'il suffirait
de replier vos ailes
de policer votre poème
de dire encore et toujours la bonne aventure, la parole qui
rassure
rangez vos attributs dans une bouteille
frères et sœurs aux visages oubliés
pour ceux qui se souviendraient encore
de vous à moi mes pionniers sans peur
je vous conjure de résister encore
de sentir la brûlure
d'épouser la flamme.